

## → Jean Jaurès : du militant ouvrier au socialisme

La Société d'études jaurésiennes continue son travail de fond et vient de faire paraître chez Fayard le tome 5 des Œuvres de Jean Jaurès. C'est le 12<sup>e</sup> volume qui voit le jour, celui-ci et celui de l'an passé ayant été réalisés sous la responsabilité d'Alain Boscus, enseignant à l'Université de Toulouse II. « Repères » a voulu en savoir plus...

*Tu notes que seulement 30 à 40 % de l'ensemble de la production écrite et orale de Jean Jaurès sont publiés pour ces Œuvres qui, dès le départ, se voulaient incomplètes. Pourquoi et comment choisir ?*

**Alain Boscus :** Tout publier s'avérait impossible ! De plus, la production quotidienne de Jaurès penseur et militant est si importante qu'il se répète, jamais complètement certes, mais assez pour que nous puissions envisager de sélectionner sans trop de mal. C'est cependant un crève-cœur assez difficile. Les textes forment un tout et se complètent les uns les autres, avec un contenu fort intéressant même si des thèmes semblables ou attenants affleurent. Comment procéder-t-on ? On lit tout, puis on relit tout en remplissant des fiches sur lesquelles on note les idées principales et secondaires. Ensuite, on classe des centaines de fiches en repérant dans chaque texte les idées originales ou particulièrement développées. J'ai poursuivi ce travail depuis sept ans après avoir cherché et trouvé les textes. Puis, il faut sélectionner, et l'on ne peut pas passer à côté des textes fondamentaux. Le choix est souvent cornélien.

*Le premier volume dont tu as eu la responsabilité s'intitule « Le militant ouvrier » (t. 4) et le second « Le socialisme en débat » (t. 5), et tous deux portent sur les années 1893-1897. Peux-tu nous dire tout le sens et la charge historique de ces deux mots concernant à la fois l'action et la pensée de Jaurès ?*

**Alain Boscus :** N'oublions pas qu'avant le début des années 1890, Jaurès militait déjà dans la vie politique. Député, militant intellectuel, il écrivait régulièrement dans La Dépêche. Comme élu toulousain, il était en rapport avec le monde ouvrier, mais on ne peut pas le qualifier alors de leader ouvrier. Or, à partir des années 1890, tout change avec son immersion dans ce que j'ai appelé « le chaudron carmausin ». Il constate parfaitement que ce qui se passe à Carmaux se passe aussi ailleurs. Cette ville minière constitue un véritable lieu de compré-

hension de l'ensemble de la société, et même de l'ensemble des rapports salariaux, et de cette inégalité du rapport salarial qui pèse à tous les niveaux de la vie des salariés et de la vie politique et sociale. Il voit comment la démocratie peut-être bafouée et que la justice n'est souvent qu'un mot. Ce n'est pas seulement sa pensée propre qui le met sur cette voie, c'est la lutte des mineurs. Il rencontre de véritables militants ouvriers qui vont constituer des modèles pour lui. Il éprouve une admiration énorme pour le courage de ces hommes qui perdent leur emploi, sont réprimés en permanence, mais se mettent en mouvement quand même. A partir de ce moment, grâce aux mineurs et deux ans et demi plus tard grâce aux verriers, il devient militant ouvrier. Il mange avec eux, il parle avec eux, il fait le coup de poing avec eux, il manifeste avec eux...



Les méjissiers grève avec Jaurès en 1910  
© Ville de Castres - Centre National et musée Jean-Jaurès.



## Suite →

*C'est aussi dans ce « chaudron carmausin » que Jaurès s'engage de manière irrésistible et définitive vers le socialisme. Parle nous de cette évolution en lien avec les rapports qu'il entretient dans cette période avec le mouvement ouvrier et le syndicalisme naissant ?*

**Alain Boscus :** La question est importante car, parallèlement, l'effort de structuration et de clarification du socialisme et du mouvement ouvrier, commencé depuis longtemps, est sur le point d'aboutir. Je ne veux pas réduire Jaurès à un militant banal, ni le tirer vers le haut en le présentant plus lucide que les autres, un peu intemporel, dès lors qu'il est socialiste. Il l'était déjà par l'esprit avant d'être le militant ouvrier tel que je viens d'en parler. C'est la crise de la société qui va le mettre en contact avec le monde ouvrier. L'époque vient de vivre le Boulangisme, le scandale du Panama, et subit une crise économique importante jusqu'au milieu des années 1890. Dans le même temps, face à cette crise, réagit un mouvement ouvrier en pleine croissance. Mais, ce mouvement n'est pas à la hauteur car très fortement divisé en plusieurs tendances socialistes et/ou structuré par des clivages anciens (territoriaux, corporatistes, etc.). De plus, les leaders socialistes peinent à prendre appui sur des propositions concrètes et cultivent leurs spécificités respectives en des débats et controverses idéologiques épuisantes. Jaurès (c'est son côté politique dès lors qu'il est devenu socialiste) avance en tant que député des propositions concrètes dans le sens du socialisme, en cherchant à mieux le définir, afin de l'unifier et de le fortifier, et sans se couper de l'histoire originale de notre pays, avec la Révolution française, la République, et

les idées du socialisme utopique dont la plupart des grandes figures étaient en France. Jaurès va donc mener un important travail théorique, essentiellement dans cette même période, 1893-1997 ; il tient dès lors les deux bouts et conduit cet effort théorique tout en étant un militant particulièrement actif. Il juge que son rôle est de prendre part à la définition d'un socialisme concret, mais véritablement socialiste, fondé sur quelques objectifs fondamentaux :

1° la nécessité de la lutte politique et de l'accession au pouvoir (contrairement à ce que pensent les anarchistes),

2° le changement du régime de propriété (pleinement collectiviste, il entrevoit diverses formes d'appropriation sociale et récuse tout étatisme),

3° l'internationalisme, rempart contre les guerres et entendu comme la coopération et l'action commune de tous les mouvements ouvriers nationaux, dans le cadre d'une seconde Internationale fortifiée et renouée. Tout cela apparaît fort bien dans ce second volume.

*Sur cet enjeu primordial de la propriété, en quoi consiste en quelques mots l'apport original de la pensée socialiste de Jaurès ?*

**Alain Boscus :** A partir du début des années 1890, tous les socialistes, y compris Jaurès, se disent collectivistes. Mais que met-on derrière le mot collectiviste ? Si collectiviser, c'est étatiser, Jaurès répond non. Pour Jaurès, collectiviser passe par des coopératives, par des formes de propriété collectives inédites entre Etats, coopératives, communes et organismes divers de la « société civile », tels les syndicats, les droits d'intervention des salariés étant à ses yeux primordiaux, à tous les échelons décisionnels.

Autre idée novatrice pour Jaurès : celle de la redistribution, c'est-à-dire le fait de prélever par les impôts et les taxes une partie de la richesse créée afin de la redistribuer démocratiquement : voilà bien une nouvelle forme de socialisation ! La cotisation sociale aujourd'hui est un salaire différé qui favorise une socialisation de la richesse dans le cadre de l'affirmation d'un Etat-social, alors quasi-inexistant, qui doit être à ses yeux l'un des garants de la justice aux côtés des autres acteurs signalés. A l'intérieur du mouvement socialiste d'avant 1914, Jaurès a fait comprendre cela. Dans un discours fondamental, il développe tout le bien que l'on peut penser de la fiscalité redistributrice. Il sera jusqu'au bout un combattant de l'impôt sur le revenu tout en pensant que, parallèlement, d'autres avancées de collectivisme étaient nécessaires. L'impôt progressif sur le revenu, ce n'était pas le socialisme, mais c'était une avancée considérable et une nouvelle approche de la socialisation.

*Revenons à cette période charnière du début des années 1890 qui marque les rapports entre politique et syndicalisme.*

**Alain Boscus :** A cette époque là, le lien entre syndicalisme, vie politique, et société civile est totalement décousu. L'année 1895 marque la naissance de la CGT, mais dans l'esprit de Jaurès tout reste à faire. Les côtés politiciens ou « de chapelle », notamment des guesdistes, ne plaisent pas à une partie du mouvement ouvrier qui se structure notamment autour des Bourses du travail. Par réaction, il y a la recherche d'une autonomie ouvrière, avec l'idée que la politique divise et que le syndicalisme rassemble. L'objectif pour le mouvement ouvrier n'est donc pas



Manifestation avec les verriers place Gambetta à Carmaux. 1895 © Ville de Castres - Centre National et musée Jean-Jaurès.

d'être apolitique mais d'être autonome par rapport aux organisations politiques. Or, même Jaurès le comprend mal en 1895. Comme Marx, comme bien d'autres dirigeants socialistes de l'époque, il ne conçoit pas de rupture à opérer entre le syndicalisme, l'associatif d'alors et le politique. En revanche, il va mieux comprendre ce besoin d'autonomie à partir d'un combat à la fois local et national dont il est l'un des acteurs principaux, celui de la verrerie ouvrière d'Albi. Là, il voit à quel point les groupements politiques peuvent diviser le mouvement ouvrier. Il va donc accorder plus d'importance à cette revendication d'autonomie ouvrière. Des militants ouvriers qu'il côtoie et qu'il apprécie l'accompagnent dans cette idée. C'est le cas, par exemple, de Jean-Baptiste Calvignac, leader des mineurs de Carmaux qui est présent au congrès fondateur de la CGT en 1895. Par la suite, Jaurès va travailler avec les militants ouvriers tout en veillant à cette autonomie. Pour lui, la tâche du politique et du militant socialiste sera de toujours faire comprendre que les forces syndicales, politiques et coopératives doivent rester liées afin de

mieux lutter en faveur du même objectif émancipateur : abolition de l'exploitation, justice sociale, démocratie « vraie ».

*D'où l'utilité et l'intérêt pour les militants d'aujourd'hui de mieux connaître et appréhender la pensée de Jaurès.*

**Alain Boscus :** En démocratie et en République, toute avancée est médiatisée et sanctionnée par les instances politiques, qu'on le veuille ou non. Le mouvement social, le mouvement syndical et les organisations intermédiaires jouent certes en amont un rôle primordial. Jaurès n'a pas manqué de dire que le travail du législateur était second, se fondant nécessairement sur les aspirations sociales et sociétales de la société, bien souvent exprimées par les luttes salariales et les poussées populaires. Mais la décision ultime était alors, est aujourd'hui et sera demain validée par le biais du politique. Aujourd'hui, ce qui coince c'est bien l'articulation entre le mouvement social et ce débouché politique qui joue un rôle de verrou. De fait, le néolibéralisme impose son agenda régressif en dépit de mobilisations sociales nombreuses et diverses qui ne

trouvent pas ce débouché (sur les retraites, la loi travail, les services publics, etc.) Il manque l'adéquation entre le politique et le syndical en raison de la dépolitisation, des divisions, de dérivatifs multiples inhérents à la société de consommation, et d'un horizon politique paraissant bouché. Mais il pouvait paraître tout aussi bouché à la fin du XIX<sup>e</sup> !

Tout le travail de Jaurès, par le biais de ses articles et conférence (un vrai travail d'éducation populaire), par ses relations directes avec les syndicats, par son travail à la Chambre des députés et son immersion dans les luttes sociales et les controverses idéologiques visait à accroître cette politisation et cette compréhension globale de la transformation sociale qui semble faire défaut aujourd'hui. Travailler à cette politisation, au plein et au beau sens du terme ; voilà qui s'inscrit dans le sillon qu'il a tracé. Pas une politisation politicienne, mais celle qui permet d'être acteur d'un bout à l'autre de la décision, vers plus de justice, de fraternité et de liberté.

Propos recueillis par Alain Raynal